



**HAL**  
open science

## Déchelette et la Graufesenque

Jean-Marie Pailler

► **To cite this version:**

Jean-Marie Pailler. Déchelette et la Graufesenque. Journées d'études PCR Archives et correspondance de Joseph Déchelette, Nov 2010, Toulouse, France. halshs-00694542

**HAL Id: halshs-00694542**

**<https://shs.hal.science/halshs-00694542>**

Submitted on 4 May 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## DECHELETTE ET LA GRAUFESENQUE\*

Jean-Marie Pailler  
TRACES UMR 5608

Le 27 octobre 1903, l'abbé Frédéric Hermet, de Millau, qui fouille depuis deux ans à La Graufesenque, écrit à Joseph Déchelette<sup>1</sup> :

« ... J'ai classé et numéroté toutes les poteries de La Graufesenque. J'ai classé la poterie décorée par formes, et dans chaque forme, par genre de décoration.[...] Je vous envoie le croquis de trois sujets figurés du Rozier qui me paraissent intéressants et que nous n'avons pas rencontrés à Millau.

Pourriez-vous me faire envoyer l'étude de Dragendorff ? (Terra Sigillata). (J'ignore l'éditeur). J'acquitterai la facture après réception. J'ai commencé d'étudier l'allemand. Je me ferai expliquer par M. de Carlshausen<sup>2</sup> ce que je ne comprendrais pas... »

Le tableau qui se dessine à travers ces mots nous paraît au fond normal : le fouilleur local d'un site majeur communique au savant d'envergure internationale les dernières informations et requiert l'envoi du travail fondateur du maître allemand de la « sigillée », souvent encore appelée en ce temps « poterie samienne »..

### *L'invention progressive d'un grand site*

Tableau à nos yeux normal, parce qu'aujourd'hui la place suréminente de Millau - La Graufesenque parmi les centres potiers de l'Occident romain est de longue date devenue une évidence. Il lui a pourtant fallu bien longtemps, à partir des premières découvertes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pour être pleinement reconnue. En 1895 encore, dans le mémoire auquel Hermet souhaitait pouvoir se référer, « Terra sigillata. Ein Beitrag zur Geschichte des griechischen und römischen Keramik »<sup>3</sup>, H. Dragendorff n'a pas mentionné ce lieu de production. Il indiquait simplement (p. 55) : « Les découvertes montrent qu'on fabriquait beaucoup de sigillée dans le sud de la Gaule, dans le Tarn et en Auvergne. Des ateliers ont été découverts notamment à Arles<sup>4</sup>, Nîmes, Montans (Tarn), Banassac (Lozère), Lyon, Clermont-Ferrand, Châtelet, Lezoux (Auvergne), Bordeaux, Paris, Nancy, pour ne nommer qu'eux ». En ce qui concerne la datation et les modalités du travail des potiers, ajoute l'auteur, seul « le

---

\*Je remercie Sandra Péré-Noguès de m'avoir communiqué les copies des lettres de Hermet à Déchelette citées et reproduites ci-dessous. On trouvera dans ma contribution à la récente *Carte Archéologique de l'Aveyron* (CAG 12, Paris, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, 2011, Ph. Gruat, G. Maliges, M. Vidal dir.), à la notice Millau - La Graufesenque, un exposé plus détaillé de l'histoire de la découverte du site et de la révélation de son importance.

<sup>1</sup> Faut-il encore regretter à cette occasion que nous ne possédions aucune des lettres adressées par Déchelette à ses correspondants ? Au moins les vestiges unilatéraux du courrier échangé avec F. Hermet jusqu'en 1912 nous permettent-ils généralement d'inférer, dans leurs grandes lignes, le contenu de ces missives.

<sup>2</sup> Baron d'origine allemande installé à Millau, évergète et collaborateur des fouilles de La Graufesenque.

<sup>3</sup> *BJ* 96, p. 18-155 (cité ici dans la trad. fr. de R.-C. Gangloff, Revue archéologique *Sites*, Avignon, 1980)

<sup>4</sup> Comme plusieurs de ses contemporains, Dragendorff accorde à ce site de commerce une place démesurée dans le domaine de la production.

rapport de Plicque sur les officines de Lezoux est un peu plus étoffé »<sup>5</sup>. Plus loin, à propos des « vases jaunes à marbrures rouges », Dragendorff note la présence à Pompéi de vases en provenance de Gaule du Sud, présence qui indique un courant de production et d'exportation de Gaule du Sud vers l'Italie dès avant 79 (p. 65). Il s'en faut de peu qu'il ne mentionne notre site lorsqu'il se réfère, sur le même sujet, à des vases estampillés qu'avait signalés Plicque : « d'après lui et en référence aux notes de Cérès, explorateur des ateliers céramiques de la Gaule narbonnaise, ils ne proviendraient pas de Lezoux, mais probablement de Montans et de Banassac en Gaule méridionale. Cette supposition me paraît vraisemblable. » (*ibid.*, p. 64) Au moins l'intuition micro-régionale est-elle juste, à défaut d'une identification précise du site de production..

A bien y regarder cependant, à travers Plicque, c'est trop d'honneur que Dragendorff fait à Cérès, érudit plus local qu'il ne le suggère ; trop d'honneur, et en même temps pas assez. Ne connaissant ses travaux que de seconde main, le savant allemand ignorait, en effet, à la fois les noms de Millau, de La Graufesenque... et (si l'on s'en réfère à la liste ci-dessus) de l'Aveyron, département auquel, pour l'essentiel – car il s'est également intéressé à Banassac (Lozère) –, l'abbé Cérès, conservateur du musée de Rodez, a limité ses « explorations ». Celles-ci ont été présentées en deux temps devant la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron<sup>6</sup>. Le premier de ces exposés, « Compte rendu de fouilles à la Graufesenque », est suivi (p. 30-38) d'un « Mémoire pour déterminer l'emplacement de *Condatomago*, ville gauloise, située chez les Ruthènes, d'après la Table de Peutinger », œuvre de l'abbé J. Rouquette, très ancien Millavois. Ce dernier, approuvé par Cérès, donne tous les arguments, y compris toponymique, (« site de confluent », p. 31 : élément alors nouveau versé au débat), pour replacer le site gaulois à La Graufesenque.

De son côté, Cérès souligne la présence de vestiges préromains, trouvés en profondeur dans les fouilles, qui renforcent l'identification de l'établissement rutène (p. 28). Il corrobore ici les remarques faites par J.-F. Chovel<sup>7</sup>, puis en 1862 par l'abbé Malzac sur sa propriété, un chalet qui deviendra et est resté maison de fouille. Cette exploration évoquait, « dans la plaine de Grofézenque », mais sans repérage précis, des « traces de la domination romaine » : restes de maçonnerie et d'architecture, « médailles, petites monnaies et « divers petits outils et ustensiles », enfin et surtout fragments de céramique fine à vernis rouge en très grand nombre, dont l'auteur soulignait l'extrême diversité des formes et la richesse des décors, « la profusion et le luxe des ornements »<sup>8</sup>. Commentaire joint à la présentation de cette information : « La société [des Lettres de l'Aveyron] espère que la publicité donnée à cette découverte excitera quelque archéologue à fouiller et à étudier avec soin la plaine de La Grofézenque... »

Décevant à nos yeux, le compte rendu de Cérès s'ouvre sur une page évocatrice. On y voit la plaine de confluent de « huit ou neuf hectares » placée sous la menace constante d'une Dourbie « impétueuse et furibonde » à certaines saisons (p. 24). Conséquence de cette malheureuse situation : « dans un temps peu éloigné, cette plaine d'une merveilleuse

<sup>5</sup> A.-E. Plicque, *Étude de céramique arverno-romaine*, Caen, 1887 ; cf. id., « *Linsannum*, la métropole des céramistes gallo-romains », Congrès archéologique de France, Arras, 1881, p. 236. Les grandes études de Plicque sur Lezoux s'étagent de 1880 à 1885 : les « notes de Cérès » mentionnées par lui auxquelles Dragendorff se réfère ne peuvent donc être qu'antérieures à l'identification de La Graufesenque par le même Cérès, ou du moins à sa diffusion auprès des érudits régionaux : voir la note suivante.

<sup>6</sup> Ces communications de 1885 et 1886 ont été publiées dans les *MSLAv* 14, 1887-1893, p. 23-30 et p. 448-458. La date tardive de cette publication, 1893, ainsi que son caractère local, doivent expliquer l'ignorance de Dragendorff.

<sup>7</sup> Information fournie par J.-Cl.-M. Richard, que je remercie. Cf. déjà le signalement d'un premier « four à poteries » en 1830, lors d'une inondation (R.A. de T. = de Tauriac, *Esquisse sur Millau et sur sa vallée*, Millau, 1844, p. 171).

<sup>8</sup> Notice anonyme des *PVSLAv* 4, 1864, p. 4-7

fécondité pourrait disparaître entièrement avec le pêle-mêle de ses antiques et précieuses ruines [...] d'une infinité d'objets dont se glorifieraient, à bon droit, bien des musées et de jaloux collectionneurs. » A chaque éboulement ou creusement, indique Cérès, la foule accourt : « pour celui-ci, c'est une amphore, pour un autre une coupe à reliefs artistiques [...], là des poinçons, des outils de potier, des moules pour la confection des vases, etc., etc. » Quant à la surface du sol ainsi retourné, « on la voit entièrement couverte et rougie d'innombrables fragments de coupes et de vases dont la variété des galbes, la perfection des reliefs, ferait croire, on l'a dit avant nous, à la Sèvres des temps anciens ». Évocation bien littéraire. Mais comment ne pas voir s'y manifester une expérience très réelle et la conscience d'une impressionnante présence archéologique ?

Cérès, s'il n'est pas à proprement parler l'inventeur du site, a donc su mettre en évidence le caractère majeur de « cette immense et opulente officine » dans l'histoire de la céramique et de sa diffusion à l'époque romaine : « une riche et des plus florissantes fabriques de poteries de la Gaule, et dont les produits se rencontrent pour ainsi dire partout. Le lieu avait été reconnu comme s'y prêtant admirablement : la terre pour ainsi dire sous la main de l'ouvrier, le voisinage d'une rivière, des puits abondants, le combustible à profusion : les collines environnantes étaient couvertes de bois [...] Il n'aurait manqué que des ouvriers habiles ; mais ces ouvriers semblaient affluer de partout, comme on pourra le voir plus tard par la multiplicité et la diversité de leurs noms » (*ibid.*). Ce qui, en d'autres lieux, aurait pu ne traduire que le grossissement épique d'une découverte locale, se trouve ici parfaitement adapté à la réalité.

Cérès mort en 1887, une grande partie de ses collections de vases fut jetée au rebut, ainsi qu'en témoigne dans les mêmes *Mémoires* l'abbé Vialettes<sup>9</sup>. Publication elle aussi dépassée, mais lucide et, sur le moment, très utile : Vialettes part de « quelques listes [qu'il a] retrouvées dans [les] papiers [de Cérès] ». « En examinant, écrit-il, pour les vérifier, les débris de poteries trouvés chez lui, j'en ai découvert un grand nombre qu'il n'avait pas relevé. J'ai formé ainsi une liste de plus de 800 sigles [p. 5-36]. Ce chiffre aurait été probablement augmenté, si plusieurs caisses de poteries, recueillies par notre regretté confrère, n'avaient été malheureusement jetées sur le chemin public, avant que j'aie pu m'en saisir » (p. 1). L'étude des « sigles » est consciencieuse (Vialettes note ainsi, p. 2, que plusieurs lettres de « forme archaïque » attestent un début de cette production dès le règne d'Auguste), les reproductions soignées (pl. I), les reproches à la mémoire de Cérès voilés ; ainsi, à propos de l'attribution des marques soit à un ouvrier, soit à un four ou fabrique : « M. l'abbé Cérès n'ayant pas porté de ce côté son attention n'a pas noté la forme des vases qui portaient le même sigle » (p. 3) ; néanmoins, sur la foi de ses propres observations, Vialettes conclut à la spécialisation : un ouvrier, un type de vase.

Vialettes prolonge et précise le jugement de Cérès dans un sens moins esthétisant, que nous dirions plus archéologique. « Il n'est pas douteux qu'il n'y eut, à la Graufesenque, une grande fabrique de poteries. Le nombre de moules de vases déformés, mal cuits, soudés les uns aux autres par la cuisson et les amas de débris entassés les uns sur les autres, qu'on y a trouvés, le montrent suffisamment. Il y avait là une fabrique des plus importantes, d'où sortaient des produits de toute forme et grandeur. Les nombreux sigles, relevés sur l'espace relativement restreint qui a été fouillé, montrent que la fabrication s'y faisait sur une grande échelle » (p. 2).

---

<sup>9</sup> « Sigles figulins relevés sur les poteries trouvées dans l'Aveyron », *MSLAv* 15, 1894-1899, p. 1-36.

***De Jullian à Hermet et à Déchelette : une évolution décisive***

À ce stade, on aurait pu croire la cause entendue. De fait, le nom de La Graufesenque commence alors à faire explicitement son apparition dans les études de céramique. Relisons pourtant deux contributions d'ensemble dues, en cette fin de siècle, à des chercheurs français de renom : Adrien Blanchet et Camille Jullian. Le premier, au Congrès National des Sociétés Savantes de 1898, présente un Mémoire sur « les ateliers de céramique de la Gaule romaine » (Actes du Congrès, p. 13-29). Après treize ateliers de statuettes en terre cuite, il offre une liste désordonnée de quarante-huit « ateliers de fabrication pour les vases en terre cuite » (p. 16-27). En tête du classement vient naturellement Lezoux, connu par les travaux récents d'A.-E. Plicque (p. 16-17). Référence est faite, sous les numéros 12 et 13 (p. 19), aux découvertes de Banassac (Cérès) et de Montans (Rossignol). La Graufesenque n'est pas moins ignorée ici que sous la plume de Dragendorff, et Blanchet attribue lui aussi à Arles (n° 18, p. 20) la fabrication des vases à engobe marbré qui proviennent en fait du site aveyronnais<sup>10</sup>. À ce même site, C. Jullian réserve un sort à peine plus enviable dans son article programme, autrement plus riche, de 1899 : « Remarques sur un essai d'inventaire des *figlinae* gallo-romaines »<sup>11</sup>. Une page entière (p. 152) envisage les problèmes de provenance des vases sigillés retrouvés un peu partout, notamment dans le Bordelais. Celle-ci est attribuée massivement à l'Italie : « d'Arezzo, de Modène ou d'ailleurs ». Critiquant (n. 1) la juste intuition de Dragendorff sur le rôle des officines gauloises, il évoque la possibilité « que les provinciaux aient copié les produits italiens et contrefait les marques célèbres ». La n. 4 précise, non sans quelque ambiguïté : « par exemple, à la Graufesenque, où je retrouve un moule signé A/EIVS F., nom d'un potier d'Arezzo. Cette fabrique de la Graufesenque devrait être étudiée de très près et scientifiquement [...] Peut-être est-ce sur ces deux points [la Graufesenque et Banassac] qu'on trouvera le mieux la solution de la plupart des problèmes qui nous préoccupent ». La page 162, aux notes 3 et 5, ne revient pourtant que sous un angle très général aux « peuples céramistes », en citant parmi eux Gabales et Rutènes et en se limitant à une référence vague à « *Société de l'Aveyron*, tome XV ».

La mutation définitive s'opère dans les premières années du XXe siècle. Elle est le fruit d'une rencontre à la fois intellectuelle et de terrain : reprise des fouilles par l'abbé Hermet en 1901, intérêt manifesté puis visite des lieux réalisée par Joseph Déchelette en 1902, publication en 1903 par ce dernier d'un article fondateur de quarante pages. Dès le titre, cet article, qui précède d'un an la grande synthèse du même auteur sur les vases ornés de la Gaule romaine, prend sans le dire, et dans la même revue, l'exact contre-pied des timidités de C. Jullian : « La fabrique de La Graufesenque (Aveyron). Nouvelle étude sur les origines de la poterie sigillée gallo-romaine »<sup>12</sup>. Là se situe véritablement l'acte de naissance de La Graufesenque dans le monde scientifique.

Déchelette va à l'essentiel, sous un triple mot d'ordre, certes informulé : mise en situation, clarification, démonstration. Mise en situation, car il l'indique lui-même que cette publication focalisée sur La Graufesenque s'inscrit dans la mise au point générale, préparée de longue main, de ses *Vases céramiques ornés*. L'affirmation centrale reprend celle de Cérès (cité p. 39 avec cette courtoise réserve applicable à tant d'autres cas : « comme beaucoup de fouilleurs passionnés, [il] ne sut pas trouver le loisir de publier les procès-verbaux détaillés de ses découvertes ») : Déchelette souligne à son tour le tout premier rang occupé par ce centre de production, un rang que venaient de confirmer les fouilles de F. Hermet. Cette estimation

---

<sup>10</sup> Noter cependant les compléments apportés par une réédition dans les *Mélanges d'archéologie gallo-romaine* du même auteur, Paris, 1902, p. 88 ; *ibid.*, p. 121-148, le premier « Essai d'une bibliographie de la céramique de la Gaule romaine ».

<sup>11</sup> *REA* I, 1899, p. 143-161.

<sup>12</sup> *REA* 5, 1903, p. 37-78.

très élevée s'exprime d'abord dans le surtitre de cette « Nouvelle étude... » : « *La fabrique de La Graufesenque* ». Le seul nom de cette « fabrique » symbolise les réalisations « d'une population laborieuse qui, moins d'un siècle après la conquête de César, réussit à conquérir elle-même, aux dépens des vainqueurs, la suprématie d'une grande industrie, et à substituer, sur les principaux marchés de l'empire, ses propres produits à ceux de la vieille Étrurie. » (p. 37). La dernière phrase trouve sa justification à la fin de l'article, où Déchelette illustre l'exportation vers Pompéi et l'Italie, avant 79, de vases de La Graufesenque. Le propos qu'on vient de lire à la louange des Gallo-Romains sonne comme un hommage à Jullian. Cet hommage ne manque pas (p. 38-39), avec le rappel de l'article de 1899. En choisissant de citer - et de ne citer que - les notes assez évasives dudit article reproduites plus haut (« cette fabrique devrait être étudiée de très près, etc. »), Déchelette se ménage une issue à la fois habile et charitable, dont on doit croire qu'elle est dépourvue d'ironie : « j'ai la conviction que M. Jullian avait vu très juste et je souhaite que le résultat de mes recherches réponde à son *desideratum*. » (p. 39)

Déchelette est donc allé beaucoup plus loin non seulement que Jullian, mais que tous ses prédécesseurs : « les ateliers du Condatomagus des Rutènes constituaient, durant la seconde moitié du premier siècle de notre ère, le centre de fabrication céramique le plus important non seulement de la Gaule, mais de tout l'empire romain ». Cette place de *primus inter pares* est explicitée dans le classement régional formulé aux p. 46-47. Trois zones y sont retenues, avec les indices chronologiques clairs, qui allaient demeurer globalement incontestables, d'une évolution du sud vers le centre et vers l'est : au Sud, La Graufesenque et Montans chez les Rutènes ; dans le Centre, Lezoux et les ateliers associés de la vallée de l'Allier ; vers le Rhin, Rheinzabern et Westerndorf.

Au fil d'une démarche qui se veut constamment démonstrative, l'auteur s'appuie sur les catalogues de sa synthèse en préparation, dont il exploite en quelque sorte les résultats avant l'heure. C'est d'abord la distinction de quatre groupes « dans les séries multiples dont nos musées possèdent d'innombrables spécimens, entiers ou fragmentés » (p. 44) : vases moulés, à reliefs d'appliques, ornés à la barbotine, à décor incisé. Déchelette remarque que seules la première et la troisième catégorie sont attestées à Arezzo comme à La Graufesenque. Il pose ensuite la question des « caractères distinctifs du vernis rouge dans chacun des centres de fabrication » (p. 47) et différencie clairement sur ce point La Graufesenque de Lezoux, en insistant sur le décalage chronologique entre les « grandes époques » respectives de l'un et de l'autre : deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle pour l'Aveyron, II<sup>e</sup> siècle dans l'Allier. L'étude des formes, en particulier d'un Drag. 11 de Roanne (fig. 5 et p. 50-52) de forme arétine mais à décor rutène, qui porte dans le registre intradécoratif le nom du potier Volus(enus) de La Graufesenque, suggère de combler l'hiatus relevé entre la dernière grande période italique et l'essor de la poterie rutène. Il n'en reste pas moins qu'aucun des sujets représentés sur les vases rutènes et plus généralement gaulois ne s'inspire d'un modèle arétin (p. 53), et d'autre part que le répertoire arverne de Lezoux, etc., sera à la fois différent de celui de La Graufesenque et nettement plus riche (p. 53). Nouvelle nuance : ces motifs sont empruntés aux thèmes représentatifs gréco-romains, et non gaulois, mais les sujets sont pour la plupart caractéristiques d'une zone, voire d'un centre de production (p. 54).

Toutes ces finesses sont mises au service d'un projet fortement argumenté, ce qui confère à l'article l'allure d'un raisonnement en forme, et par là une étonnante force d'entraînement. « Je me propose de démontrer », écrit Déchelette dès la page 38, et ce verbe, ou un équivalent, revient sous sa plume p. 40 (« pour le démontrer »), p. 42 (« il sera démontré que... »), p. 68 (« de ces découvertes on peut [...] conclure... ») ; p. 76 (« une autre considération nous fournit une preuve... ») ; « le tableau suivant [...] suffit à le démontrer... ». Retenons la logique de ces démonstrations emboîtées.

L'objet en est défini d'emblée (p. 58) : « antérieurement à l'ensevelissement de Pompéi, les marchés de la Campanie, de la côte d'Afrique, mais principalement ceux de la Gaule, de la péninsule Ibérique et de la Bretagne, recevaient des Rutènes une partie de leurs approvisionnements de vases sigillés, et [...] les ateliers de Condatomagus étaient alors le siège principal de cette industrie. » Mais le cœur du raisonnement apparaît plus loin, avec ce qu'on peut nommer « l'argument Mommo contre la théorie des potiers nomades ». Au motif que les mêmes marques se retrouvaient sur une grande partie du territoire romain, trop d'épigraphistes, dont Allmer, admettaient en effet que « les potiers avaient dû voyager beaucoup plus que leurs propres produits » (p. 41). A quoi Déchelette oppose un puissant syllogisme « je suppose que trois assiettes semblables et signées de la même marque, d'un nom peu répandu tel que celui de MOMMO, se soient rencontrées l'une à Londres, l'autre en Campanie, la troisième dans les ateliers de la Graufesenque » (p. 40). On pourrait se représenter Mommo en artisan itinérant, ou en vendeur de vases importés d'Italie en même temps que des siens. Mais il est prouvé que les moules propres à cet artisan ne se sont rencontrés qu'à La Graufesenque ; s'il avait produit des vases ailleurs, on y aurait retrouvé de ces moules. CQFD (p. 42) : « ce potier n'a jamais eu qu'une seule résidence et [...] la dispersion de ses produits est bien le résultat d'un commerce d'exportation ». S'il fallait un indice supplémentaire, on ajouterait, dit Déchelette, le style des décors, dont les caractères distinctifs sont désormais bien établis. Sur ce point, il s'inspire notamment des renseignements fournis par F. Hermet.

Ce mode d'écriture déductif se retrouve à propos de tous les points abordés, qu'il s'agisse de la certitude que La Graufesenque et Lezoux resteront toujours aux deux premiers rangs même après de probables découvertes d'autres ateliers (p. 47), que l'activité commerciale de La Graufesenque est postérieure à l'époque du Mont Beuvray ou de Haltern, mais bien attestée à Andernach (p. 59-60), et donc (p. 61) « *que l'exportation des poteries de la Graufesenque a débuté entre la fin du principat de Tibère et l'avènement des Flaviens* » (en italiques dans le texte). Les dernières preuves apportées concernent cette diffusion dans les sites de Belgique et de Germanie (Xanten, Neuss, Hedderheim), à Vechten chez les Bataves, en divers points de Bretagne, notamment à Silchester (musée de Reading, p. 62), à Rome (p. 62-64 ; p. 74-75 : imitation des potiers rutènes par leurs confrères romains !), en Afrique et en Espagne (p. 68-72) et surtout, avec un luxe de considérations sur les formes, les marques, les vernis, les décors, à Pompéi (p. 64-68). La date-pivot de 79, *terminus ante quem*, suggère à l'auteur une ultime démonstration en trois points : - avant 79, « le décor du bol 29 avait achevé son évolution, toutes ses variétés [...] se rencontrant à Pompéi ; - le bol 37 existait, mais depuis peu, « puisqu'on ne compte que cinq modèles de ce vase sur dix-neuf et que leur décoration est encore apparentée de près à celle du type précédent [29] ; - « les ateliers rutènes de Bassus Coeli, de Germanus, de Mommo, de Paullus, de Sabinus et de Sasmonos étaient déjà en pleine activité » avant 79.

Plusieurs fois (p. 48, n. 1 ; 55, n. 2 ; 60 ; 63... ; cf., implicitement, p. 39-40), ces raisonnements recourent, à des fins comparatives, à la liste de marques compilée par l'abbé Vialettes à partir du recueil de Cérès (cf. ci-dessus), ce qui confirme l'intérêt, à cette date, du document en question. En fait, Déchelette a entretenu avec les archéologues locaux des rapports plus étroits. Le point de départ local de l'article, exposé p. 40, c'est le croisement de « l'étude des noms de potiers précédemment connus » [notamment par la liste Vialettes], du « style des vases ornés du musée de Rodez [le legs Cérès en grande partie] et [de] la visite rendue sur le chantier de fouille : « j'ai pu assister moi-même pendant une journée à ces intéressantes explorations et, grâce à l'obligeance des inventeurs, en étudier ensuite tout à loisir le produit. » En note, Déchelette rectifie une première interprétation proposée par Hermet, d'une manière qui confirme la finesse de sa propre implication : « on avait tout

d'abord cru reconnaître l'existence de trois couches de poteries sigillées, superposées et séparées par de fortes assises d'alluvion. Mais la continuation des travaux a démontré qu'il n'y avait pas, en réalité, de stratifications archéologiques. Les fragments de moules, de poteries et de fours gisent pêle-mêle dans des fosses où se sont accumulés les débris de fabrication... » Observons la justesse de ces remarques, venant de la part d'un homme que l'on ne saurait qualifier de précurseur des méthodes scientifiques de l'archéologie de terrain. Quitte à briser un tabou à plus d'un siècle de distance, on se permettra d'en conclure que la richesse du « questionnaire » de l'archéologue entre pour une grande part dans la qualité de sa recherche, au moins autant que l'application des principes de « la méthode ».

Plus loin est justement souligné l'intérêt de recouper fouille et interrogation historique : « au moment des dernières explorations entreprises par MM. l'abbé Hermet et de Carlshausen, j'appelais sur cette question l'attention des fouilleurs. On a précisément retrouvé, à travers la masse des débris des vases 29, 30 et 37, un échantillon de la même forme arétine [Drag 11, voir ci-dessus], de très grand diamètre : témoin encore unique, mais dont l'importance n'est point négligeable [pour la relation première Arezzo – La Graufesenque] ».

L'observation à La Graufesenque de stratifications qui révèlent parfois des décharges de potier conduit enfin, par généralisation, à briser lucidement quelques rêves concernant la connaissance par l'archéologie du fonctionnement des fours sur ce site. « La poterie sigillée se rencontre dans les officines, parmi les vestiges des habitations et dans les sépultures. Théoriquement, il semblerait qu'en notant avec soin l'ordre de succession des débris avoisinant les fours, on se procurerait déjà les éléments d'une classification relative. En fait, ceux qui ont dirigé ou visité les fouilles de quelque fabrique savent que c'est là une tâche difficile et le plus souvent stérile. Ces débris ne se présentent pas ordinairement comme des sédiments stratifiés. On les rencontre le plus souvent dans des sortes de fosses dont les couches ont été remuées et mêlées » (p. 58).

On a du mal à mesurer aujourd'hui l'importance de cette publication, tant sur le fond des connaissances et sur la forme de l'exposé que sur la méthode, même si cette dernière ne s'encombre d'aucun exposé en forme. F. Hermet reconnaîtra à plusieurs reprises la dette majeure que lui-même – ajoutons : et ses collègues et successeurs, jusqu'à nos jours – ont contractée à l'égard de Déchelette. Peu à peu, la source d'information essentielle, complément du travail pionnier de Dragendorff, devient ce monument que sont *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine (Narbonnaise, Aquitaine et Lyonnaise)*<sup>13</sup>. Dans la mesure où le chapitre sur La Graufesenque constitue la version complète de ce dont l'article de la *REA* était un « résumé » (p. 64, n. 1), on se limitera à quelques points nouveaux ou plus développés dans le livre.

Celui-ci, annonce la Préface, devait à l'origine se restreindre aux collections de Lezoux rassemblées par le docteur Plicque, mais il a paru nécessaire d' « élargir [le] cadre » aux trois provinces gauloises (p. I) : dès la p. IV, après Lezoux et Plicque, Vienne (voisine de Roanne si chère à Déchelette) et Bizot, le site rutène est mis en exergue : « « dans l'Aveyron, MM. l'abbé Hermet et de Carlshausen, les heureux explorateurs des officines si importantes de La Graufesenque, nous ont accordé toute facilité pour étudier le produit de leurs fouilles récentes ». De fait, parmi les « principaux centres de fabrication », le site millavois figure en tête, après les vases à pâte blanche de l'Allier. Pas moins de 53 pages lui sont dédiées (chap. 3, p. 64-116), contre 21 à Banassac et Montans (chap. IV, p. 117-137) et 65 à Lezoux (chap. V, p. 138-202). En comparant ces chiffres, il faut garder à l'esprit l'écart qui sépare, à cette

---

<sup>13</sup> Publié chez Picard en 1904.



date, l'ampleur et la durée de l'exploration respective de chacun d'entre eux. La lucidité de Déchelette lui fait entrevoir, comparativement, les promesses offertes par La Graufesenque.

Plus nettement que l'année précédente, il dégage quelques points alors entrevus, en s'appuyant sur des dessins fournis plusieurs fois dans le texte et sur des tableaux statistiques (p. 75-76, p. 112...). Ainsi de la représentation comparée des formes 29, 30 et 37 à La Graufesenque et à Lezoux (p. 66-69), avec étude serrée des décors (p. 69-79). Conclusion : il n'y a pas d'uniformité gauloise, contrairement à ce qui avait été écrit, non seulement entre La Graufesenque et Lezoux, mais entre des ateliers méridionaux qui avaient pourtant des rapports entre eux ; « *il est presque toujours possible de déterminer la provenance régionale d'un vase sigillé orné, de fabrication gauloise, dont le décor n'est pas purement ornemental* » (en italiques dans le texte, p. 77). Observation connexe : « dans le voisinage de tous les grands centres de fabrication se créaient des ateliers secondaires, dépendant en partie des mêmes propriétaires. Les moules circulaient d'un de ces ateliers à l'autre. Il en résulte que le classement des types figurés et même des marques ne saurait être que régional. Un type désigné comme appartenant à la Graufesenque peut donc se rencontrer, par exemple, sur un vase sorti d'une officine du Rozier<sup>14</sup> [...]. Nous pouvons même constater que près de la moitié des types de Montans et un plus grand nombre de ceux de Banassac se retrouvent à la Graufesenque » (*ibid.*).

Autres apports explicites de ce chapitre : aucune trace de produits de La Graufesenque ne s'est rencontrée à Bibracte ni surtout à Haltern : donc avant 16 de notre ère les potiers millavois n'exportaient pas ; des compléments sont fournis sur Pompéi, avec la référence à un vase de Banassac signalé par Overbeck dès 1866 et un inventaire sommaire des vases de Millau trouvés à Pompéi (p. 95-99) ; le signalement se fait plus insistant des découvertes de *Fictio* (Vechten, Pays Bas, p. 103-104), station clairement et justement mentionnée cette fois comme « une sorte de grand entrepôt de produits de notre Condatomagus » (p. 107) ; l'étude de l'épigraphie s'enrichit de la publication du *CIL* XIII, 3, 1, mais aussi de l'étude continuée des graffites sur fonds de plats et assiettes mis au jour à La Graufesenque : après Héron de Villefosse et Hermet, Déchelette y contribue pour sa part (p. 85-92 et pl. XIII-XIV)<sup>15</sup>. Signalons pour terminer qu'en ce qui concerne les fours de cuisson des vases, les brèves considérations du second volume (p. 339-342) font apparaître, en comparaison d'autres sites, la pauvreté des vestiges découverts chez les Rutènes : « les substructions des fours n'ont pas été retrouvées en place [...] Les déblais renfermaient de nombreux débris de briques calcinées. À Lezoux, les fours se rencontrent au contraire en grand nombre » (p. 339).

Cependant les fouilles, comme on l'a dit, avaient repris sur le site à partir de 1901, dirigées jusqu'en 1906 par Hermet et son fidèle coéquipier de Carlshausen. Dans les *PVSLA* 20, 1905, p. 80-81, leur situation est indiquée « dans la propriété de M. Guibert », où les

<sup>14</sup> Il faut à nouveau citer la lettre d'Hermet, fidèle informateur de Déchelette, en date du 27 octobre 1903 : «... j'ai fait pratiquer des fouilles au Rozier au confluent du Tarn et de la Jonte. C'est dans la Lozère mais seulement à 20 ou 30 mètres de la limite de l'Aveyron [croquis de l'endroit]. C'est une vraie fabrique. Moules. Vestiges de fours, cales, tournettes, etc... mais de moindre importance que la Graufesenque [...] J'ai recueilli tout ce que j'ai rencontré et la comparaison, avec les produits de la Graufesenque, prouve jusqu'à l'évidence que ces 2 fabriques étaient contemporaines et avaient absolument les mêmes procédés de forme et de décoration. C'est à se demander si les potiers du Rozier n'allaient pas faire leur apprentissage à Millau... »

<sup>15</sup> Cet intérêt n'allait pas se démentir. En témoigne ce passage d'une lettre de Hermet du 16 mai 1907, qui signale une trouvaille en effet très importante : « le plus intéressant a été la découverte d'une magnifique série de graffites sur fonds d'assiettes, pas seulement du fragment mais des graffites entiers ». Et de demander à son correspondant son « appréciation » sur des mots qui l'intriguent : *pedales, triatali, canastri, uxsedi, inbratari, croci, dutrosoti, lenabi, licnas* et *licuias*... Cf. le développement spécifique consacré aux graffites dans la CAG 12.

trouvailles ont été si nombreuses que « M. Hermet espère arriver, avec le grand nombre de fragments découverts jusqu'ici, à dresser une classification méthodique des poteries sigillées, ce qui n'a pas encore été fait » (p. 81). Ce temps est décidément l'âge des ambitions, même si tout le monde n'est pas Déchelette, ni Dragendorff. Plus important parce que plus concret : à Millau même, des travaux « chez MM. Lafon et Cambolives » ont révélé des poteries à vernis rouge ou marbré semblables à celles produites sur l'autre rive. « Des morceaux d'argile cuits au four témoignent que sur ce point ne se trouvait pas seulement un dépôt, mais bien un atelier de fabrication. M. Hermet en déduit que l'industrie céramique de Condatomag occupait les deux rives du Tarn et notamment l'emplacement actuel de Millau ». Nous connaissons la source de l'information grâce à la correspondance. Il vaut la peine de citer en détail cette lettre d'Hermet à Déchelette, en date du 20 octobre 1904 :

« ... J'ai fait aussi une découverte que je puis appeler assez importante. Sur la rive droite du Tarn et dans Millau même j'ai recueilli un bon lot de poteries sigillées du type de celles de la Graufesenque. N° Dragendorff 18, 19, 22, 24, 27, 29, 30, 33, 41, 46, et quelques autres p. ex. gourdes. Sur le nombre il y a des vases à vernis jaune, marbré de rouge. Signatures : SILVANVI, MACERI, VITALIS, VIRTUTI, MACCR ?, qui se trouvent toutes à la Graufesenque.

Liens de parenté et absence de moules me faisai[en]t tout d'abord croire qu'ils avaient été fabriqués aux officines de la Graufesenque. Mais un morceau d'argile cuite, pétrie à la main et où les doigts ont laissé leur empreinte, ainsi que la trace des petites rugosités de la peau, me font supposer la présence d'une fabrique à Millau même... »

Découverte importante en effet, et qui donne à réfléchir : c'est précisément au moment où le nom de La Graufesenque est en train de s'imposer dans le monde savant qu'il s'avère – trop tard – qu'on pourrait plus justement attribuer cette production à Millau, puisque la plaine d'outre-Dourbie appartient à la commune.

Les PV de 1907 (*PVSLAV* 21, p. 56-57) nous apprennent les résultats de l'étude d'Hermet sur la céramique à vernis jaune marbré de rouge, désormais reconnue comme spécifique de La Graufesenque. Ces résultats, Déchelette, dûment informé par le fouilleur, en avait tenu compte dès 1904 : « le vernis a été appliqué indistinctement à toutes les formes de poteries [...] Les mêmes ouvriers donnaient aux mêmes vases tantôt le vernis jaune tantôt le vernis rouge, et cela aussi bien dans la première période qu'à l'époque qui est considérée comme celle de la décadence de cet art [la fin du I<sup>er</sup> siècle et le deuxième] » (p. 57).

### ***La Graufesenque vue d'ailleurs, ou Hermet dans les pas de Déchelette***

Contrairement à l'image d'érudit local, voire de pur collectionneur (ce qu'il fut aussi, et non sans fierté), qui s'attache parfois au chanoine Hermet, celui-ci a constamment, sans doute d'abord sous l'influence de Joseph Déchelette, veillé à des contacts scientifiques nationaux et internationaux de nature à rendre compte de l'importance du centre potier de Millau et de la diffusion de ses produits. Contacts par la lecture, par les rencontres, par les visites effectuées et reçues, par les échanges épistolaires. La bibliographie d'Hermet en donne deux exemples. Le fait qu'ils se situent immédiatement avant la Première guerre mondiale fait ressentir, là comme ailleurs même si c'est moins gravement, le gouffre creusé par cette tragédie. Des hommes seront morts au combat, à commencer par J. Déchelette, le fil de bien des coopérations aura été rompu, même si des exemples de continuité et d'obstination s'imposent, comme ceux de R. Knorr, d'A. Oxé, et d'Hermet lui-même.

1° En 1913, F. Hermet rend compte devant la Société des Lettres de l'Aveyron de sa participation au « Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques » qui s'est tenu à Genève du 9 au 15 septembre 1912 (*PVSLAV* 24, p. 77-82). Un peu à la manière

de Déchelette, qui a été un des participants les plus en vue du Congrès, il a passé la semaine suivante en Suisse à « étudier les poteries romaines conservées dans les principaux musées de la Confédération Helvétique » (p. 78) : Genève, Lausanne, Avenches, Bâle, Brugg, Zurich. Quelques produits rutènes figurent à Genève, d'autres à Lausanne, dont une vient de Sicile (Palerme). Les autres musées sont plus riches : « la moitié des poteries romaines d'Avenches proviennent de l'atelier de Condatomag » (p. 79) et on y recense vingt-quatre marques de ses potiers ; une petite tasse à vernis marbré porte la marque *Of. Felicis*. À Bâle sont conservés bien des vases d'Augst : cent quinze vases décorés viennent de La Graufesenque. Les céramiques conservées à Zurich proviennent d'Augst, de Windisch, de Winterthur : cent vases sont de La Graufesenque, dont cinquante et une portent la marque du potier. Particulièrement riche, le musée de Brugg recèle six cents à sept cents vases décorés, presque tous de Millau. Sur la liste des potiers publiée par Eckinger, Hermet relève soixante-seize noms de même origine. « Par ces quelques détails on peut voir que les relations commerciales entre le Rouergue et la Suisse sont fort anciennes » (p. 80).

S'appuyant sur les remarques de Déchelette concernant Vechten (l'antique *Fictio*), Hermet recourt à un autre « réseau » : son frère lazariste, de passage en Hollande, note qu'au musée de Leyde figurent plus de cinq cents vases décorés et quarante-six timbres de potiers rutènes.

2° Une communication à la Société des Lettres de l'Aveyron publiée dans le même numéro des Procès verbaux de 1913 (*PVSLA*v 24, p. 158-160) rend compte de l'intérêt porté par les archéologues allemands et anglais aux découvertes de La Graufesenque. Les noms cités sont ceux des maîtres de la céramologie contemporaine : A. Oxé, E. Ritterling, R. Knorr, pour l'Allemagne ; H. B. Walters et J. Curle pour la Grande-Bretagne. Tous ont été frappés, dans des collections ou sur le terrain, de la quantité de vases et fragments provenant de ce site, de loin le mieux représenté parmi les centres de provenance de ce type d'objets. Notons – mais cela, Hermet ne le dit pas – que ces auteurs ont certainement eu connaissance de l'article et du livre de Déchelette.

A. Oxé a rendu visite à F. Hermet en avril, « venu exprès pour voir sa belle collection céramique ». Il lui a dit « combien les savants allemands [en 1913, rappelons-le...] étaient impatientes de voir paraître la publication des Graffites, la liste authentique des Potiers, et le travail d'ensemble que M. Hermet prépare sur le grand atelier de La Graufesenque » (p. 158). Hermet de rappeler que « le Wurtemberg et la Prusse Rhénane furent pour ainsi dire inondés par les produits céramiques fabriqués à Condatomag. On en trouve à Mayence, à Andernach, à Neuss, à Wiesbaden, à Hofheim, et en bien d'autres endroits. » Dans le dernier cas cité, une monographie de fouille très complète (E. Ritterling, *Das Frühromischen Lager bei Hofheim*, Wiesbaden, 1913) illustre cette abondance. Le fouilleur en donne les dessins, ainsi que tous les noms de potiers : sur 75 noms différents, 63 sont attestés à La Graufesenque, et bien des vases sans estampille ont à coup sûr la même origine. Quant à R. Knorr – avec qui Hermet, à la même époque, a échangé des lettres qui nous sont conservées –, il a dressé le même constat à Ristissen, dans le Wurtemberg, sous un titre significatif (*Das Kastell Ristissen. Die neugefundenen Sigillaten von Ristissen, und ihre Bedeutung, als Südgallischer Import*), et s'apprête à le faire à Aislingen (Bavière).

Du côté britannique, Hermet invoque la place occupée par La Graufesenque dans le *Catalogue of Roman Pottery in the British Museum* de H. B. Walters (1908). Surtout, il se réfère au « gros volume, splendidement illustré » (p. 159), consacré par J. Curle aux fouilles du camp romain de Newstead, à la limite de l'Angleterre et de l'Écosse (*A Roman Frontier Post. The fort of Newstead*, Glasgow, 1911). Cet auteur « reproduit les dessins de 61 vases de La Graufesenque et relève le nom de 12 potiers du même atelier ». Ce qui retient à juste titre l'attention d'Hermet, ce sont les données chronologiques, avec les bornes connues de

l'occupation de Hofheim (40-60) et de Newstead (80-86). Il y a coïncidence, conclut-il dans le style de l'époque, entre les périodes « d'apogée » (le règne de Claude) et « de décadence » (sous Domitien) relevées stratigraphiquement à La Graufesenque même et, respectivement, à Hofheim et à Newstead, « mais, reconnaît-il, les découvertes d'Hofheim et de Newstead fournissent des données chronologiques bien plus précises » (p. 160).

À la veille de la guerre, c'est un chercheur britannique, D. Atkinson, qui signe une découverte majeure : « A hoard of Samian ware from Pompei »<sup>16</sup>. Découverte à vrai dire assez peu surprenante pour les lecteurs de Déchelette, et déjà de Dragendorff : l'un et l'autre avaient fait plus que conjecturer l'exportation à Pompéi de céramique sud-gauloise pour Dragendorff, plus précisément millavoise pour Déchelette, qui ajoutait des arguments précis (cf. ci-dessus). La faiblesse de l'article d'Atkinson, qui connaît *Les vases ornés* mais ignore l'article de la *REA* autant que les recherches d'Hermet, c'est de ne pas identifier précisément le lieu de provenance des vases qui l'intéressent, se limitant à parler de vases décorés « obviously of south Gallic style » (p. 27) et de « place of manufacture in southern Gaul » (p. 28). Son apport, c'est la mise en relation de ces vases « samiens » qu'il venait d'étudier au musée de Naples avec la publication en 1881-1882, dans les *Notizie degli Scavi*<sup>17</sup>, des conditions de la découverte. Une caisse de 90 bols [Drag 29 et Drag 37] et de 37 lampes neuves, non encore déballée, avait été retrouvée le 4 octobre 1881 dans le *tablinum* de la maison 9, *insula* 5, région VIII, habitée au moment de l'éruption. Comme le note Atkinson, c'étaient là plus de bols et de lampes qu'il n'était nécessaire à un moment donné pour une seule demeure ; il s'agit donc sans doute d'une commande qui venait d'être reçue par un commerçant de Pompéi spécialisé dans la revente. Par ailleurs, la présence de lampes portant des marques (*Fortis*, *Communis*) attribuées à des fabriques d'Italie du Nord suggère que les bols en provenance de Gaule du Sud n'avaient pas atteint directement leur destination campanienne.

Dernier élément, *last but non least*, en forme d'hommage rendu inconsciemment par Atkinson à notre auteur : la datation serrée, « entre 77 et 79 », retenue pour la fabrication, et l'étude détaillée, appuyée sur quinze planches de dessins, à la fois des timbres et des décors de ces vases de forme 29 et 37. Le potier Mommo y retrouve la place d'honneur que lui avait attribuée Déchelette : ses timbres figurent au fond de vingt-et-un des trente-six bols de forme 29 et de dix des cinquante-quatre « Drag 37 ». Atkinson note au passage (p. 31-34), à propos des potiers Mommo, Manduillus, Patricius, que certaines de leurs productions sont attestées à La Graufesenque ; il ne va pas plus loin, pour deux raisons sans doute : les lieux de provenance précis ne sont pas ce qui l'intéresse ; il n'a pas pris connaissance de « l'argument Mommo ». En définitive, le caractère éclatant de ce dernier n'en apparaît que mieux.

L'article du *JRS* est daté de 1914. Cette première année de guerre allait faucher, parmi tant d'autres, la vie de Déchelette. Il ne paraîtra sans doute pas inconvenant de citer intégralement, pour terminer, la dernière et courte lettre de Hermet à son mentor et visiteur, en date du 5 octobre 1912 :

« Pendant 25 jours [de l'été 1912] j'ai fait continuer les fouilles de La Graufesenque avec le concours de M. de Carlshausen. Les résultats de la première semaine ont été à peu près nuls. Nous avons eu plus de chance la deuxième semaine. Moules nombreux – poteries moins abondantes que l'an dernier – Hier et avant-hier nous avons été contrariés par la pluie qui a envahi un chantier.

<sup>16</sup> *JRS* 4, 1914, p. 27-64, quinze planches.

<sup>17</sup> *NSA* 1881, p. 300 et suiv., p. 322 ; 1882, p. 275 et suiv.

Si vous voulez voir ces chantiers de la poterie venez à Millau (près de l'Hospitalet<sup>18</sup> où vous ne me trouverez pas). Tâchez de venir mercredi ou jeudi ; vous me trouverez à Millau ou chez M. de Carlshausen, ou chez M. l'aumônier à la Présentation (près le Marché couvert) ou au chantier de la Graufesenque.

En attendant le plaisir de vous serrer cordialement la main...».

Ce que F. Hermet ne pouvait assurément prévoir, c'est qu'il ne reverrait pas Déchelette, ni que ces fouilles – ces « chantiers de la poterie » – allaient être les dernières avant leur reprise, bien après sa propre disparition, en 1951.

---

<sup>18</sup> Le chanoine Hermet est à cette date curé de l'Hospitalet-du-Larzac.